



SERVICE DES TRANSCRIPTIONS ET DÉRIVÉS DE LA RADIO
Maison de Radio-Canada, C.P. 6000, Montréal H3C 3A8

LA PHILOSOPHIE EXISTE-T-ELLE AU QUEBEC ?

du 30 novembre au 4 décembre 1981

Texte et animateur: Jean Larose
Réalisateur: Fernand Ouellette
Réseau français de radio

A C T U E L L E S

J A C Q U E S L A V I G N E

Animateur: Jean Larose

Ann. "La philosophie existe-t-elle au Québec?". Aujourd'hui, rencontre avec Jacques Lavigne. Recherche, texte et animation: Jean Larose.

*

J.L. Pour ouvrir cette série sur l'actuelle philosophie québécoise, il nous est apparu nécessaire de consacrer une émission à Jacques Lavigne. D'abord, un grand nombre d'étudiants et de penseurs d'aujourd'hui ont été formés par lui ou ont subi son influence.

Puis la répression et l'expulsion qu'il subit naguère de l'Université de Montréal, en représailles pour des recherches non orthodoxes, l'offrent comme un symbole de ce qui dut chez nous affronter la méchante tyrannie des soutanes apeurées de sentir le pouvoir leur échapper à la fin des années 50.

En 1957, René Garneau mentionnait dans un article: "Ce jeune maître qui enseigne à Montréal et dont le beau livre sur l'inquiétude humaine est une oeuvre admirablement située hors du climat intellectuel canadien".

Le beau livre, c'était précisément "L'inquiétude humaine", paru en 1953 à Paris, chez Aubier. Jacques Lavigne, qui encore aujourd'hui n'est jamais allé en Europe, était l'un des premiers penseurs canadiens-français reconnus par une instance européenne moderne. Et il symbolise en cela cette apparente nécessité de sortir hors de soi, hors du climat intellectuel canadien, comme l'écrivait Garneau, pour être soi-même au plan international. Nécessité que l'histoire intellectuelle et artistique du Canada français suggère comme une figure tragique par la répétition apparemment fatale du motif de l'exil.

Ce climat intellectuel devait fournir à Jacques Lavigne en 1955 matière à un violent article intitulé: "Notre vie intellectuelle est-elle authentique?" Ce texte demeuré fameux, mais malheureusement très rare aujourd'hui, sera réédité prochainement par la revue Liberté. J'en lirai quelques extraits plus loin dans l'émission.

Dans cet article, Jacques Lavigne, interpellait, et je cite: "l'intellectualisme canadien-français comme le mal qui menace notre culture." Cet intellectualisme se caractérisait pour lui comme un usage abusif des signes vidés de leur sens, vidés de ce qu'il appelle, en recourant à une catégorie métaphysique, l'intériorité. Pour moi, aujourd'hui l'intérêt de sa démarche dans cet article repose sur le paradoxe suivant: la religion catholique, pour Lavigne, l'emblème et l'aboutissement ultime de l'intériorité humaine, empêche et stérélise au Canada français ce qu'il appelle le passage par l'intérieur, sans lequel aucune pensée ne peut ensuite s'abstraire et s'élever.

Quoi qu'il en soit de l'hypothèque idéaliste et métaphysique qu'impose à son oeuvre l'héritage humaniste, ce qui me semble important, c'est que Lavigne ait su déceler dès 1955 ce qu'on pourrait appeler un empêchement catholique à une vie intérieure ou un empêchement ecclésiastique à une vie religieuse. Et ce sera cette structure paradoxale qui lui servira ensuite de modèle dans l'analyse et la dénonciation de toutes les formes d'emploi usurpatoire des signes vidés de leur sens et fonctionnant comme pure apparence tyrannique au service d'un pouvoir coupé de la réalité vivante.

Cette recherche a donné en 1971 un livre paru chez Leméac, "L'objectivité, ses conditions instinctuelles et affectives". Il en sera question plus tard dans notre entretien. Jacques Lavigne poursuit aujourd'hui son enseignement et sa recherche au collège Salaberry de Valleyfield, et il nous annonce pour bientôt le second volet de son ouvrage sur les rapports entre l'inconscient et le discours conceptuel.

*

- J. Lav. La philosophie, je pense, était présente à l'intérieur des structures d'éducation qui étaient celles de l'Eglise en même temps. De telle sorte que pour l'Eglise la philosophie était importante, étant comme une sorte de fondement rationnel pour certaines affirmations théologiques. D'autre part, je peux dire, il n'y avait là de praticiens de la philosophie, on pourrait dire en grande partie que des clercs. De telle sorte aussi que c'était une pensée de clercs.
- J.L. A l'époque où vous avez enseigné, par exemple...
- J. Lav. Là, bien ça commençait, quelques laïcs commençaient à s'exprimer. Il y avait un autre phénomène qui existait à ce moment-là...
- J.L. Ca, c'est entre les années 40 et 60, par exemple?
- J. Lav. 40 et 60. Un autre phénomène, c'est que là les sciences humaines, par exemple, étaient très peu développées. De telle sorte que si on parlait de problèmes sociaux, on en parlait à l'intérieur de la doctrine sociale de l'Eglise, par exemple, laquelle contenait une certaine philosophie. Et c'était encore de cette manière que je puis dire que la philosophie s'exprimait, et à ce moment-là elle pouvait s'exprimer par des laïcs. Mais c'était toujours une sorte de philosophie incluse dans l'interprétation globale religieuse qui était celle du Québec, et évidemment dirigée par les ministres officiels de l'Eglise catholique.
- J.L. Et cette inclusion de la philosophie dans presque la théologie, on pourrait dire, avait des conséquences. C'était une philosophie qui était d'abord la philosophie thomiste.

J'ai envie de vous rappeler une anecdote que vous m'avez racontée hier. Vous m'avez dit qu'on vous avait invité, je crois que c'était dans les années 50, à donner une conférence, et qu'un prêtre, celui qui vous avait invité, vous a demandé de parler d'un sujet angoissant.

J. Lav.

C'est exact. Et alors j'ai accepté la proposition. Mais j'en ai sorti cet énoncé que notre problème angoissant au Québec, c'est que nous n'en avons pas, de problème angoissant. Nous étions spectateurs des autres qui avaient des problèmes. Je me souviens qu'à ce moment-là il existait un débat, même chez les catholiques français, et à l'intérieur de la philosophie française, débat qui faisait parler en France beaucoup de monde, qui faisait qu'on en parlait ici, mais en spectateurs et comme convaincus que nous, nous n'étions pas dans le débat parce que nous possédions l'orthodoxie. Il y a toujours eu à ce moment-là un certain sentiment d'orthodoxie qui créait une sorte de paisibilité intérieure qui, à mon avis, finissait par rejoindre le goût de chercher, de trouver, de s'interroger à propos de ce qui existe. On ne s'interrogeait pas tellement.

J.L.

Voici un extrait de "Notre vie intellectuelle est-elle authentique?" paru en 1955:

"L'intellectualisme affecte plus ou moins toutes nos productions de l'esprit, théologie, philosophie, littérature, et notre façon d'accueillir les nouvelles sciences de l'homme et les métaphysiques de la désespérance et de l'engagement. Sans doute l'intellectualisme n'est pas propre à notre culture. On le rencontre partout où l'homme s'exprime. Il n'est pas une caractéristique nationale, mais de l'esprit humain. Cette forme de pensée paraît lorsque l'âme se sent dépendante et faible; faible, le réel ne réussit qu'à l'éparpiller à force d'être riche, mêlé et difficile; dépendante, les aspirations variées que produit la culture n'obtiennent que de la défaire car elle ne peut être que dominée. L'intellectualisme est la dissimulation de cette dépendance et de cette faiblesse et sa consécration. C'est d'une part le refuge dans l'immutabilité des concepts et dans la clarté des constructions logiques; d'autre part, dans le vague des mystiques sonores et magiques ou dans le mystère de la grammaire et du vocabulaire de la science. L'idée alors n'est pas une compréhension et une vie, mais une décision, un refus, un rempart et une attaque. On a dit de notre première littérature qu'elle était régionaliste. Par ce mot, on voulait sans doute l'excuser de n'en être pas une. Mais cette excuse indique déjà qu'on se plaçait pour juger nos premières lettres dans un esprit semblable à celui qui les avait produites. Ce n'est pas parce qu'elles sont paysannes et locales et patriotiques que ces lettres sont dépourvues de vérité, mais parce qu'elles ne sont que volontaires, abstraites et polémiques ou simplement descriptives. Tout est extérieur, rien n'est possédé .

"Nous avons immobilisé l'esprit au-delà de la vie, du coeur qui aime, de l'intelligence qui voit. Ce qui a passé dans la vie et qui a été expérimenté du credo et de la loi, c'est seulement l'impératif et la défense: faire ceci et ne pas faire cela; penser ceci et ne pas penser cela. Ni le contenu de la pensée, ni le contenu de l'action n'ont été l'objet d'une analyse à propos de l'homme, de l'histoire et de l'existence, pour augmenter en nous la densité de leur présence. Dans cette perspective tout devient petit, diminué. La fidélité s'identifie à la stérilité et à l'ennui: la création à l'émancipation et au reniement. L'essentiel, l'universel nous échappe partout. Toute la passion qui est due à la vérité est utilisée pour des petits combats et des petits scandales pour lesquels souvent nos sciences et nos lettres ne sont que des prétextes. Nous sommes un peuple pour lequel ce qu'il a de plus profond dans sa culture est sa religion. Mais nous n'avons pas assumé les exigences intellectuelles de notre croyance qui est de faire surgir autour d'elle toutes les dimensions des connaissances de l'homme et de la nature, pour en être la signification ultime. Aussi bien, ce n'est pas parce que notre pensée n'a toujours été que religieuse que nous sommes incapables de produire une littérature et un savoir profanes, mais parce que notre pensée religieuse n'a jamais eu lieu".

J. Lav.

C'est vrai que cette religion qui était, si vous voulez, qui organisait le sens de notre vie chez ceux qu'elle aurait dû faire penser, j'ai l'impression qu'ils ne la pensaient pas. J'ai l'impression que c'est une réalité. Peut-être étaient-ils pris, enfin c'est un jeune pays qui est toujours en train de se défendre contre quelque chose, de telle sorte qu'ils n'avaient pas le temps de s'arrêter. Parce que c'est un peu s'arrêter, quelquefois, penser. Penser de cette manière où on va rejoindre les problèmes les plus permanents, pour essayer d'en faire avancer la compréhension. Bien, c'est comme s'ils nous suffisaient, ils nous rassuraient, puis c'était juste le temps que nous avions que de réaffirmer ce qui avait été affirmé depuis longtemps, qui était affirmé par un grand nombre de personnes par le travers, si je puis dire, de l'Eglise catholique qui était notre communication un peu avec l'internationalité, si le mot existe.

J'avais dit une fois, à un congrès où c'était censé être des catholiques -- il n'y avait à ce moment-là que du monde censé être catholique, et même ceux qui ne l'étaient pas et qui avaient le goût de penser allaient dans des associations catholiques, parce qu'il fallait bien qu'ils parlent avec quelqu'un, et ce quelqu'un-là était sociologiquement catholique. Donc eux-mêmes qui ne l'étaient pas venaient... J'avais dit donc, dans une de ces réunions, que ce que je trouvais déplorable, c'est que l'on soit thomiste ou contre le thomisme, et que je souhaitais qu'il y ait quelque chose d'autre, à savoir une pensée qui soit la nôtre, mais qui s'affirme pour elle-même, sans qu'il y ait le thomisme qui vole dans les entourages ou qu'il y ait l'anti-thomisme qui serve de pensée, parce que c'était l'anti-thomisme qui servait d'être l'autre pensée qui

n'était pas thomiste. Ca faisait un peu ennuyeux, à mon avis, parce que je commençais à trouver les jours longs.

Et donc, c'est à ce moment-là que je dis que nous étions obéissants ou désobéissants. Nous recevions des ordres, si je puis dire. J'avais parlé, puisque c'est un milieu très catholique, mais de Rome. Je disais: de Rome on pouvait attendre, et d'autres l'ont reçu de cette manière, une lumière. Je disais qu'il me semblait que chez nous on recevait plus ça comme des lois à appliquer ou des ordres auxquels il fallait obéir, que des motivations pour faire surgir en nous une inspiration -- ce qui ne me semblait pas arriver. Et... même je dirais qu'on s'inventait des combats pour ressembler aux autres à l'occasion. Moi, ça m'a toujours amusé les francs-maçons que nous avons eus; nous avons eu des francs-maçons au XIXe...

J.L. Je vous arrête, là. Vous dites que nous avons des combats pour ressembler aux autres?

J. Lav. Mais c'est ça, avec mes francs-maçons, c'est ça que je voulais illustrer. Souvent on s'est créé des combats pour ressembler, par exemple, à la chère France que nous aimons tous et dont nous sommes. Bien, nous reprenions ici des combats qui se vivaient là-bas, mais qu'ici, je pense, étaient un peu faux.

J.L. Mais ce qui m'intéresse dans ce que vous venez de dire c'est qu'ils ressemblaient...

J. Lav. C'était plus que ressembler, c'était des répliques. On se trouvait deux ou trois francs-maçons, je pense qu'on était très heureux de les avoir. Disons, je ne sais quel pape a écrit une encyclique contre les francs-maçons, on en avait deux ou trois pour sauver la face, et alors, là, le reste de la population qui n'était pas bien nombreuse qui pensait, bien, avait ses trois francs-maçons pour faire le combat contre les francs-maçons. Enfin, si vous lisez les journaux du XIXe siècle ou de la fin du XIXe siècle, il y a quelque chose comme ça qui se présente.

J.L. Mais j'ai envie de revenir à cet aspect de ressemblance. Et ça, ça m'amène peut-être à faire allusion à votre oeuvre, notamment à ce livre sur les conditions de l'objectivité du discours conceptuel, dans lequel vous avez développé, je crois qu'on peut appeler ça un concept de faux féminin. Je peux peut-être vous demander de rappeler ce que c'est que le faux féminin?

J. Lav.

Le faux féminin, c'est une construction, d'une certaine façon, comme il arrive des fois quand on veut se créer un modèle, qu'à partir des faits vérifiés par l'expérience, j'ai imaginée comme étant une structure possible de l'inconscient. J'ai situé ça dans le modèle de psychanalyse et de Freud, j'ai situé ça dans l'enfance, disant que dans l'enfance il est possible qu'il se fasse un lien de l'enfant à la mère -- je dis il est possible, en répétant souvent que c'est une image, parce que j'y tiens comme image, et que c'est surtout dans l'analyse des comportements d'adulte que cette image m'a été utile pour comprendre quelque chose à certains comportements autrement inexplicables et qui ne s'expliqueraient, à mon avis, que par une structuration de l'inconscient.

J.L.

Voici un passage du livre sur les conditions instinctuelles et affectives de l'objectivité qui permettra de mieux comprendre le concept de faux féminin:

"Le père joue un rôle important dans ce système. Il est une sorte d'enjeu dans ce commerce entre la mère et l'enfant. Ce que l'enfant demande à la mère c'est de lui donner la place du père, afin qu'à son tour il lui confère le prestige et les attributs virils du père. C'est alors le père que l'on réduit à cet être passif, dominé, entretenu, asservi, mutilé, dont l'enfant était l'image, et la mère et l'enfant sont revêtus d'une puissance illusoire.

"De cet arrangement va naître un lien aussi fort que l'amour alimenté par deux pôles d'une égale importance et sans lesquels l'illusion dont on vit et qu'il faut maintenir est impossible. La destruction de la puissance du père par la mère et l'enfant, et la projection fictive de cette puissance par la mère sur l'enfant et par l'enfant sur la mère, fiction qui devient alors l'essence même de l'inspiration amoureuse qui est le fondement de cet étrange complicité. Il y a donc deux aspects dans ce féminin. Un aspect castration et domination, et aussi un simulacre de rapports affectifs et de création. C'est le monde du mensonge. Ce qui est recherché c'est le pouvoir afin d'instituer un ordre où on obtient d'être devenu semblable au père sans avoir à traverser le temps qu'il a parcouru pour devenir ce qu'il est. C'est le monde de l'exaltation de la fausse puissance et de l'annihilation de la vraie".

J. Lav.

C'est à partir de l'expérience que j'ai faite autour de moi que cette idée ou cette construction ou ce modèle m'est venu; une expérience où, je vous ai dit, on était un peuple qui affirmait tous le même langage quant aux valeurs, et qui étions tous censés être d'accord quant aux valeurs. Or j'ai pu constater très souvent, à l'intérieur d'alliances où l'affectivité était certainement compromise, et je dirais les pulsions, pulsions agressives, et en faisant quelques petits grattages de la pulsion érotique, elle était compromise, et cela pour soutenir fallacieusement, si vous me permettez ce mot, toujours ce discours des valeurs que l'on trahissait continuellement. Il y a certaines valeurs, certaines valeurs de franchise, certaines valeurs d'honnêteté, certain culte de la vérité, tout une série de principes -- et je reprends le mot valeur -- de valeurs qu'on ne cessait d'énoncer et de rappeler. Et on ne faisait plus le lien, si je puis dire, entre tout son être, dont son intelligence et ce qu'elle comprend, liée à ce que vit l'affectivité, et qui l'engage, et à la contribution des pulsions.

Moi, d'abord c'est là aussi que ça m'a frappé, à ce point que j'en ai fait un point de vue important dans mon livre "L'objectivité", de cette alliance intime entre les idées et les parties qu'on avait même appris à exclure du phénomène de pensée, à savoir notre affectivité et tout notre dynamisme mystérieux, mais quand même là pulsionnel. Alors on divisait les passions, puis les idées. Il y avait les idées qui contrôlaient plus ou moins une autre affaire, et puis les passions étaient plus ou moins bonnes par nature. Enfin moi, j'ai été un peu instruit comme ça. Mais des fois avec humour. Tant mieux, d'ailleurs!

C'est à ce moment-là que ça m'a frappé. Et je pense que c'est un progrès... Il y a un élément de cette culture ancienne que nous rappelons qui m'ennuyait -- et c'est employer un euphémisme -- c'était cette non-diversité des points de vue par rapport à la réalité des choses, dont personne ne peut dire qu'il est si certain avec absolu, comme on le faisait dans ce temps-là. Je veux dire qu'il n'y avait qu'une seule manière de parler, mais je n'irai pas plus loin que cela, je ne dirais pas de penser. Parce qu'à la fin, ainsi que je l'ai laissé entendre -- et là j'exclurais toutes les exceptions, car il y en avait, parce que je veux être honnête, des fois on regarde, on jette un regard sur le passé -- mais comme bloc, comme tout, c'était une sorte de parole homogène. Et j'emploie le mot parole à dessein, parce que ce n'était pas pensé souvent cette parole-là. C'était apprendre les mots souvent pour ceux qui avaient le pouvoir, apprendre les mots qu'il fallait connaître et savoir pour avoir le pouvoir.

J.L.

Vous avez écrit justement, à un autre niveau vous l'avez écrit, vous avez parlé de mots vidés de leur sens.

J. Lav.

Absolument, ça, et mon Dieu! actuellement mon travail même consiste à m'interroger encore et essayer de décortiquer jusque dans ses plus lointains raffinements cette façon de joindre les mots au sens et de conserver dans les mots le sens. Et s'il faut, parce que les temps sont changés, que les mots soient rajeunis à cause du sens qui n'est plus le même, mais oser faire ce changement! Autrement, il arrive que... -- c'est ce qui est arrivé d'ailleurs, je pense -- à un moment donné, c'est qu'on parlait, et on ne parlait plus de ce qui existe. Je me suis aperçu qu'on ne parlait de rien, en fait.

Et je me suis fait prendre encore dans une autre réunion de ces intellectuels catholiques-là. Je me souviens d'avoir dit... ah! oui, je me disais: mon dieu! j'ai hâte que l'on pense à propos de quelque chose! Je disais des phrases comme ça, et il y en avait quelques-uns qui apparemment ça les choquait... J'enseigne encore ça dans mes cours que la philosophie doit se méfier du verbalisme, à savoir que la philosophie, un peu, son monde, c'est les mots, les mots auxquels elle donne des sens et auxquels elle s'efforce de redonner des sens, puis à propos desquels elle s'efforce de trouver comment se construisent les sens plus que les autres ont le temps de le faire. Et je le comprends qu'ils n'ont pas le temps. Ils ont mille choses à faire pour que moi je puisse manger. Mais si je suis destiné à enseigner en particulier aux jeunes, je leur dis souvent que la philosophie doit se méfier du verbalisme. Et personnellement, moi, j'ai trouvé un moyen -- ce sont des hasards de la vie -- mais par la psychothérapie et la psychanalyse qui nous donnent quand même toujours, qui nous mettent toujours en présence d'un être concret et qui est pris quand même dans le discours.

J.L.

C'est une façon quand même de dépasser la division métaphysique entre les idées...

J. Lav.

Oui, puis les grandes... c'est ça, vous avez quelqu'un qui vit cela, alors que maintenant vous vous enfermez dans votre bureau, puis vous construisez tout à coup une image universelle du monde. Vous pouvez bien construire celle que vous voulez, si celle qu'on vous dit vous ennuie, mais ça demeure une image universelle qui quelquefois à cause que... si mettons vous faites de la chimie, mais il faut que vous alliez vérifier dans votre laboratoire. Je ne connais pas grand-chose dans la chimie, mais c'est comme ça que ça se fait à la fin. Et ainsi les sciences qu'on appelle les sciences de la nature en particulier. Dans les sciences humaines aussi, bien, il y a des méthodes moins affinées, mais d'aller vérifier. On parle des faits. En philosophie c'est quand même une méditation pour une bonne part à propos des significations contenues dans les mots. Il y en a même du côté des sciences qui vont justement

refuser que ça puisse exister un tel phénomène, à savoir qu'il y ait des significations dans les mots, là, pour eux-mêmes, mots qu'on ne pourrait pas vérifier par rapport à une expérience sensible très précise et contrôlée. Mais étant donné que c'est ça la philosophie, d'une certaine façon -- je ne peux pas vous en donner toutes les mille définitions... Chaque philosophe qui va passer devant vous va vous en donner une, toute probable -- mais elle a beaucoup affaire avec les mots. Je me suis aperçu que cette science, et elle le fait beaucoup de nos jours, mais si elle cherche un chemin de rencontre avec l'expérience et un contrôle par ce chemin de rencontre de ses cogitations, de sa spéculation, de son association de mots qui souvent est précieuse, de son analyse des significations dans les mots, j'y reviens toujours, mais si elle a un contrôle... Comme je parlais de l'individu qu'on rencontre par la psychothérapie, pour employer ce terme très général, dans cette rencontre où c'est le langage qui est important, le langage de l'autre, puis le langage qu'on saura, nous, employer pour faire cheminer quelque chose dans l'autre ou pour donner un sens de ce qui est encore obscurité chez lui... mais alors à ce moment-là quand même vous rencontrez quelque chose du sens de la vie et vécu dans quelqu'un.

Entre autres, je me suis occupé de l'analyse d'un jeune homme que mon psychiatre m'a envoyé pour m'entraîner. Et c'était un garçon qui ressentait tous les problèmes du milieu. Puis en même temps, il vivait beaucoup par les mots et le symbolisme des mots. Et ça ça m'a frappé. Au début, moi, je suis entré en contact avec lui au niveau... parce que je n'y pensais pas... je connaissais Freud un peu, mais je n'avais pas approfondi ça concrètement. Ce qu'il disait, je ne lui donnais qu'un seul sens, je ne lui donnais pas deux sens. Or chez lui ça avait presque toujours deux sens. C'est-à-dire que le sens qu'il disait, ce n'était pas le premier sens. C'était un autre sens qu'il fallait découvrir et la longue analyse que j'en ai faite, la série de ses réactions, la façon dont il a réagi dans notre milieu, la façon dont le milieu a réagi vis-à-vis de lui et vis-à-vis de moi là...

J.L. Bien, justement alors, c'est-à-dire qu'au fond est-ce qu'on ne peut pas voir dans cette... c'est presque un symbole, tel que je le vois, cette idée tout d'un coup qu'un mot puisse avoir plusieurs sens dans un milieu où tout était univoque...

J. Lav. Oui, oui, voilà!

J.L.

Est-ce que ça n'explique pas aussi la répression que vous avez subie dans ce travail?

J. Lav.

Oui, moi je suis complètement assuré de ça, c'est ce qui est arrivé. D'ailleurs, parce qu'au fond... il s'est passé une chose étonnante...

J.L.

De quel milieu est-elle venue, cette répression?

J. Lav.

A part ça, du milieu universitaire, ce qui est encore plus... Enfin, ne parlons point de ces choses.

J.L.

Mais pourquoi pas?

J. Lav.

Bien d'une certaine façon. En tout cas, elle est venue, la répression, de ce milieu-là. Parce qu'effectivement, eux, cette perspective-là, ils ne la voyaient pas du tout. Et je dirais que c'est peu de temps avant que j'aie écrit "Notre vie intellectuelle est-elle authentique?". Ça m'a frappé que la réaction se passe de cette façon. Parce que c'était drôle. Voilà un jeune homme que m'envoie un psychiatre qui me dit: "C'est un gars, vous allez lui servir de père, puis vous allez l'analyser, puis je vais vous assister". C'est ce qu'il a fait. C'est moi qui avais l'affaire en main, qui prenais les initiatives, mais il me guidait, c'était ma première analyse. Or, je l'ai amené à l'université. L'université, c'est le jeune homme qu'ils ont trouvé qu'il fonctionnait normalement, mais c'est moi qu'ils ont trouvé que je ne fonctionnais pas normalement, dans ce que je disais et dans ce qu'il disait.

J.L.

Chez vous, c'est cet effort de définir, d'une part, ce que je pourrais appeler l'objectivité ou la normalité ou des normes ou quelque chose de base, comme si, par rapport justement à un monde où la maturité était illusoire, vous étiez porté à en chercher une qui ne le soit pas illusoire?

J. Lav.

C'est vrai, puis peut-être que c'est un peu comme fixer des points de repère. J'avais un père qui était un peu sceptique par rapport à la croyance ambiante. Et alors ça m'a posé, moi, très jeune beaucoup de questions. C'est mon père, je l'estimais, c'est un homme qui pensait des

choses, qui sortait des phrases qui pour moi étaient mystérieuses, tirées d'un auteur ou d'un autre, qui n'étaient pas cités d'habitude dans mon milieu, Montesquieu, Auguste Comte. Et il sortait des phrases comme celles-là. Ça m'étonnait et ça me posait des questions, parce que moi je voulais et j'étais d'accord avec les croyances des jésuites qui m'enseignaient, que j'ai bien aimés d'ailleurs, ceux de ce temps-là. Alors ça me posait des questions et ça me forçait à multiplier mes perspectives pour regarder un problème, à cause de ce père un peu, qui, lui, était différent des autres.

J.L. Qui lui était une véritable image de maturité qui vous a peut-être permis de développer une pensée en dehors de l'alliance illusoire...

J. Lav. Je veux bien lui rendre hommage avec vous.

*

Ann. Dans le cadre de la série "La philosophie existe-t-elle au Québec?" vous venez d'entendre une première émission avec Jacques Lavigne.

*

*